17

SITUATION RELIGIEUSE

DE

L'AMÉRIQUE ANGLAISE

C

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

17

SITUATION RELIGIEUSE

DE

L'AMÉRIQUE ANGLAISE

PAR

E. RAMEAU

Extrait du CORRESPONDANT

PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DE TOURNON, 29,

1866

SITUATION RELIGIEUSE

DE L'AMÉRIQUE ANGLAISE

La rivalité des doctrines qui se partagent nos convictions présente sans contredit un des plus curieux sujet d'étude que puisse offrir l'esprit humain. Lorsque nous suivons dans leurs luttes intellectuelles, ces consciences divisées par les idées, et cependant rapprochées par les faits, ces principes contrariés qui se côtoyent durant la vie en s'efforçant de se surmonter les uns les autres, nous voyons se déployer sous nos yeux les péripéties d'un drame idéal où toutes les facultés de l'âme entrent en scène. La ferveur dogmatique, l'âpreté du raisonnement, l'ardeur de l'imagination sont stimulés tour à tour ; le philosophe qui, malgré la fierté de ses affirmations, cherche toujours, le sceptique travaillé par l'empirisme sous son ironie dédaigneuse, et le bon vulgaire lui-même, plein de curiosité devant les contradictions qui se croisent, personne ne se soustrait à l'intérêt de cet antagonisme!

Cette émulation passionnée offre, dans l'Amérique anglaise, un attrait d'autant plus vif que, par la force des circonstances, elle s'est trouvé contenue dans de justes bornes, sans que l'emportement de ses ardeurs ait dégénéré en persécution ; chaque doctrine a développé ses moyens propres de puissance et de persuasion, et l'on peut affirmer que presque aucun incident brutal n'est venu compromettre ce travail si légitime et si intéressant de l'intelligence. Rien n'est donc plus instructif que de suivre cette lutte des croyances où chacune d'elles, agissant en pleine liberté, livrée à ses seules forces, manifeste clairement les aptitudes dont elle est douée et l'action spéciale qu'elle exerce sur l'esprit de l'homme.

Ces considérations prennent ici, pour nous, Français, un intérêt tout particulier par les questions de nationalité et de race qui s'y trouvent mêlées, et, disons-le de suite, leur résultat n'a rien qui doive nous attrister. Si matériellement nous avons été en Amérique

le peuple conquis, moralement et intellectuellement nos Français se sont constamment maintenus en une prééminence à laquelle de nouveaux gages semblent encore assurés pour l'avenir.

Le Catholicisme n'a point été étranger à la solidité de ce maintien; aux États-Unis, il est presque partout d'importation récente, son développement date d'hier; mais, au Canada, nous nous trouvons vis-à-vis d'une situation diamétralement opposée : c'est le protestantisme qui est ici nouveau venu dans le pays, c'est lui qui, débutant avec la conquête anglaise, s'est multiplié en profitant spécialement de l'immigration européenne; la religion catholique, au contraire, y a grandi sur le fonds préexistant de la population ancienne, dont il a tiré la plus grande part de son accroissement.

L'expansion si rapide de la foi catholique aux États-Unis, ravit les uns, offusque les autres, est observée par plusieurs avec suspicion; au Canada, son développement, si différent dans sa marche, achèvera d'éclairer la question que nous avons étudiée. De ces deux situations diverses et comparées, il sortira des enseignements particulièrement instructifs pour les esprits très-prudents qui se prémunissent avec méfiance contre les séductions d'une croissance nouvelle, subite, et un peu trop fougueuse dans sa nouveauté. Ces doutes, nous les signalons en nous les expliquant aisément : une progression qui part de zéro a un très-grand avantage sur toute autre pour paraître marcher vite dans son développement. Le premier abord de ce contraste éblouit les uns plus que de raison, mais, par contre, il excite la défiance de plusieurs autres qui redoutent de se trouver victimes d'une illusion; de sorte qu'aux yeux d'un certain nombre, cet excès même d'évidence dans ses progrès en Amérique nuit plus au catholicisme qu'il ne le sert. On se tient donc en garde contre aucun mirage, on se rejette sur les puissants effets de l'immigration, on redoute l'art de grouper les chiffres, art insidieux qui possède des finesses et des retours contre lesquels l'expérience aime à se mettre en défense. L'expérience a ses raisons pour s'en défier, nous ne la blâmerons point d'être très-réservée, mais parfois elle semble se livrer trop volontiers à la prudence.

En s'étonnant de ces progrès extraordinaires, beaucoup de personnes les suspectent d'autant plus aisément qu'ils tiennent le catholicisme pour débile, caduc, insoutenable désormais; s'il se maintient en certains pays, c'est grâce au bénéfice de l'habitude, et quelquefois par la faveur de la loi; mais quel paradoxe de venir parler de son développement rapide dans un pays nouveau, libre, protestant et démocratique! cela révolte un peu le vieil homme dans de tels esprits? N'est-ce point là le secret de cette excessive réserve

de plusieurs qui, sans même se l'avouer, subissent en ceci la logique de leurs précédents intellectuels et du système entier de leurs tendances !

Quoi qu'il en puisse être, l'occasion est unique pour tous de vérifier ici le motif de ces inquiétudes et d'éprouver si la vitalité dont le catholicisme a fait montre aux États-Unis, est une réalité ou une illusion. Les circonstances étant au Canada exactement renversées, nous verrons bien si la balance se produit identique dans l'un et l'autre cas; la dissemblance des situations doit s'équilibrer par une bascule de résultats que la logique appelle tout d'abord; si le catholicisme emprunte quelque avantage aux conditions particulières de son établissement aux États-Unis, le protestantisme a dû recueillir les mêmes bénéfices au Canada : s'il en était autrement, il en résulterait un argument bien grave en faveur du premier; la puissance particulière que nous attribuons à son expansion dans le nouveau monde deviendrait trop palpable, toute incertitude s'éclaircirait, la contre-épreuve de nos appréciations serait faite et pourrait convaincre aisément les têtes les plus cauteleuses. Curieux d'observation, notre curiosité se double ici du désir de la justice; voyons ce que nous apprendrons les faits.

Dès que l'on jette un coup d'œil sur les États-Unis et sur le Canada, une considération générale paraît dominer l'ensemble de la situation religieuse : aux États-Unis, si le développement du catholicisme est vigoureux et rapide, il s'opère néanmoins dans des conditions laborieuses; c'est en quelque façon une existence qui grandit malgré la défaveur des hommes et des faits. Dans le Canada, au contraire, la croissance du protestantisme, ou même le simple fait de son installation, se manifeste partout avec une facilité d'allures, une aisance de voies et de moyens par où l'on voit assez que son établissement rencontre partout des circonstances clémentes et favorables. Le premier est un peu l'enfant de la misère qui se fortifie à l'air libre et au soleil en dépit des souffrances; le second, né du sein de la victoire, a dû beaucoup plus à la richesse et à la bonne fortune, qui l'ont toujours entouré dès son berceau.

Je ne puis oublier ce contraste de mes impressions premières : peu après mon arrivée aux États-Unis, me trouvant un dimanche à Boston, je fus obligé, pour entendre la messe, de demeurer en plein air avec la moitié de l'assistance; l'église grandissait moins vite que le nombre des fidèles! Nous étions là plus d'un mille dispersés sur la voie publique devant la porte du sanctuaire, qu'on avait laissé grande ouverte; le mois d'août distribuait libéralement les ardeurs de son soleil, et ceux qui connaissent les étés du Nord savent que, dans leur courte durée, ils le cèdent de fort peu à ceux des tropiques. Les marches de l'église, ainsi que le trottoir contigu, étaient littéra-

lement couverts d'hommes et de femmes, l'autre bord de la rue présentait la même affluence; au milieu, la circulation restait libre, la vie commune de la cité passait et repassait de la sorte à travers un recueillement auquel elle était étrangère, ajoutant un nouveau cachet d'originalité à ce spectacle si singulier pour moi. Les braves gens qui m'entouraient inclinés en prière songeaient à peine à s'abriter du soleil, beaucoup demeuraient tête nue comme s'ils eussent été dans l'église même, et à l'élévation tout le monde se découvrit, s'agenouillant dans la poussière. Cette scène était si grande dans sa simplicité, que sans ressentir en rien mon propre malaise, je suivis la messe avec autant de ferveur que je n'en éprouvai de ma vie. Depuis lors, j'ai vu plusieurs fois cet incident se renouveler aux États-Unis, mais je ne perdrai jamais le souvenir profond que cette première émotion a laissé dans mon âme.

Combien est différente la situation des protestants, ils ne sont point exposés à de telles surprises au Canada. Les sociétés bibliques sont bien autrement riches que notre Société de la Propagation de la foi ! l'Angleterre seule met chaque année à leur disposition de 20 à 25 millions de francs. Quel que soit donc le petit nombre des protestants, on voit s'élever de toutes parts de beaux et vastes temples, souvent même leur construction devance l'apparition des prosélytes, et le nombre des prédicants, avec ou sans ouailles, est presque partout fort disproportionné avec le chiffre de leurs paroissiens.

C'était en effet une entreprise séduisante et d'apparence facile, que d'attaquer et de ruiner le catholicisme dans le Canada : toutes les classes supérieures, sauf le clergé, avaient déserté en masse après la conquête; les fonctions libérales, le commerce tout entier, tombèrent aussitôt entre les mains de l'immigration anglaise; la propagande protestante, si riche, si puissante, se trouva en face de quelques prêtres et d'une population rurale, pauvre, dispersée, mal préparée aux luttes intellectuelles; cette propagande avait, au contraire, pour elle le prestige de la victoire, l'influence du pouvoir et de la fortune. Tout semblait donc favoriser l'action des missionnaires qui entreprendraient de tourner cette petite troupe de paysans vaincus. Cependant, qu'est-il arrivé? C'est ce que nous allons étudier.

I

Il est certain que, durant les premières années de cet envahissement, il se précipita sur le pays un flot d'immigration anglaise et protestante, laquelle agissant sur un point de départ très-réduit, figure de suite une progression énorme au regard de la population

catholique. En 1780, cet accroissement se trouva singulièrement renforcé par les loyalistes américains, qui se refugièrent au Canada après la révolution des États-Unis. Le gouvernement anglais lui-même prit à cœur ce mouvement d'expansion et fit des efforts souvent considérables pour le favoriser : il fonda et dota des universités, des colléges et des évêchés anglicans ; les sociétés bibliques, d'autre part, se donnèrent rendez-vous sur ce terrain, elles envoyèrent des missionnaires, elles bâtirent des églises et ouvrirent des écoles ; on ne saurait compter toute la finance qui fut jetée au Canada, pour la confortable installation des agents de propagande, pour surexciter leur ardeur et accroître leurs moyens d'action. Le zèle national secondait dans cette émulation la ferveur religieuse, on y apporta non pas seulement du luxe, mais de la prodigalité.

Combien d'églises sans fidèles, de ministres sans paroissiens, et de colléges qui ne virent jamais de classe ! Par un revirement bizarre de la fortune, plus d'un couvent catholique se trouve établi aujourd'hui dans quelques-unes de ces fondations protestantes vendues à l'encan pour cause d'inhabitation prolongée. J'ai eu moi-même occasion de visiter, à Québec, un de ces temples vides, monument de superbe apparence bâti rue du Palais, presque vis-à-vis l'hôtel Russell ; c'était un dimanche, mais en dépit du jour et de l'heure, heure de l'office, j'eus lieu d'être un peu embarrassé de ma curiosité ; je me trouvais seul dans l'église vis-à-vis du ministre qui, debout dans sa chaire, prêchait devant les bancs et les pupitres ; à la vue d'un auditeur plus attendu peut-être qu'espéré, le zèle du prédicateur se réchauffa, il parlait avec véhémence et ne me quittait plus des yeux ; cette grande attention concentrée sur moi me troublait singulièrement : j'avais entrepris de parcourir les principales églises de la ville, et pour profiter du laps de temps où les temples sont ouverts, je ne pouvais disposer que de peu d'instants à chaque station ; cependant comment exécuter ma retraite? je ne voulais point humilier mon prédicateur en me montrant trop tôt satisfait de son sermon, encore moins le froisser en paraissant venir pour me moquer de son isolement. J'étais dans cette perplexité lorsque ses yeux m'abandonnèrent un moment pour se fixer sur les galeries latérales qui occupent le premier étage des églises américaines ; mon regard suivit le sien et j'aperçus alors, dans ce poste élevé, trois ou quatre vieilles ladies presque aussi occupées que lui-même à observer l'extraordinaire de ma présence. J'avais moins de souci d'offusquer les ladies, et, profitant de cette distraction du révérend, j'opérai vivement ma sortie et je pus poursuivre le cours de mes pérégrinations.

Tous les temples, hâtons nous de le dire, ne présentent point une telle solitude, il en est beaucoup qui sont honorablement et religieusement fréquentés, mais toujours par la population anglaise ; la foule

en général ne les encombre point, et toutes ces amorces tendues au prosélytisme ont amené peu de résultats. On peut en dire autant des colléges offerts gratuitement aux Canadiens-Français, il n'est sorti de ces établissements qu'un petit nombre de sujets ; si l'on décompte les familles franco-suisses, variété de missionnaires que les sociétés bibliques ont introduite au Canada, c'est à peine si l'on peut constater dans ce pays quelques centaines de protestants français. Voilà tout ce qu'a pu produire un siècle entier d'efforts soutenus par des dépenses qu'il faudrait compter par millions. Mais ce qu'il y a de particulièrement piquant dans l'histoire de ces créations helvético-anglaises, c'est que beaucoup de leurs pensionnaires, à l'issue du collége, restent catholiques ou le redeviennent ; nous pouvons en citer un notable exemple dans M. Cyrille Boucher, jeune journaliste canadien d'une plume fort incisive, et qui compte au premier rang parmi les catholiques de Montréal.

Résumons maintenant en chiffres précis le résultat de toutes ces forces combinées : immigration, intervention gouvernementale, action financière et intellectuelle du clergé protestant. C'est en 1831 que nous pouvons, pour la première fois, opérer un relevé à peu près régulier de la statistique religieuse du bas Canada. En comparant les supputations de Bouchette avec celles de Montgommery-Martin, nous trouvons à cette époque, sur 511,922 habitants, 86,000 protestants et 425,000 catholiques. Ces derniers, qui étaient environ 60,000 au moment de la conquête, s'étaient donc multipliés sept fois en 70 ans, tandis que, grâce à l'importation étrangère, le nombre des protestants s'élevait, dans le même laps de temps, de zéro à 86,000.

A partir de cette époque, il est facile de constater clairement et officiellement la marche des faits : trois recensements successifs opérés depuis lors serviront, en effet, de base à nos appréciations. Le tableau suivant va nous indiquer, à partir de 1831, le chiffre de la population, celui des catholiques et des protestants, ainsi que la progression des uns et des autres.

TABLEAU N° I.

DATES.	POPULATION TOTALE.	PROGRESSION DE LA POPULATION.	CATHOLIQUES.	PROGRESSION DES CATHOLIQUES.	PROTESTANTS.	PROGRESSION DES PROTESTANTS
1831	511,922	»	425,000	»	86,000	»
1844	681,806	$\frac{33\frac{1}{4}}{100}$	572,643	$\frac{34}{100}$	109,163	$\frac{27}{100}$
1851	886,356	$\frac{31}{100}$	746,866	$\frac{30\frac{1}{2}}{100}$	139,490	$\frac{27\frac{1}{2}}{100}$
1861	1,110,664	$\frac{25\frac{1}{2}}{100}$	942,724	$\frac{27}{100}$	167,940	$\frac{20\frac{1}{2}}{100}$

Il ressort de ces chiffres, dès la première vue, un fait remarquable : la supériorité constante du progrès des catholiques sur celui des protestants. Cependant ce tableau ne donne point encore une idée parfaitement exacte de la situation ; il comprend, en effet, dans le chiffre des protestants toutes les colonnes du recensement autres que celle des catholiques, et pourtant il est juste d'en distraire tous ceux qui sont portés sous les rubriques *Religion inconnue*, *Religion non constatée*, lesquels ne peuvent pas plus être raisonnablement attribués à une communion qu'à l'autre. Or, si nous faisons la distraction de ces chiffres, qui au dernier recensement s'élevaient à 7,863 individus, la progression des protestants pendant la dernière décade se réduit à 15 ou 16 pour 100, c'est-à-dire à une proportion moitié moindre que celle des catholiques, et inférieure même à l'accroissement naturel par les naissances, lequel varie, en Amérique, de 20 à 30 pour 100 par décade.

Si on examine en détail la statistique des protestants au Canada, cet état de choses s'explique aisément et se montre de plus en plus menaçant pour eux dans l'avenir. Sur 60 comtés et 4 cités que renferme la province, 24 comtés seulement et 3 cités comptent dans leur sein plus de mille protestants ; sur ces 24 comtés eux-mêmes, la population protestante ne présente de groupes compacts que dans douze tout au plus ; or, même dans ces districts où ils sont massés, leur progression est partout et uniformément inférieure à celle des catholiques, tandis que, dans les comtés où ils sont en petit nombre, on les voit sensiblement se fondre et se transformer au milieu des familles catholiques qui les entourent. Malgré leur chiffre minime, leur accroissement paraît à peine ; dans certains cantons ils diminuent même au lieu d'augmenter. Les catholiques exercent donc, partout où ils sont en majorité, une puissance d'absorption qu'ils ne subissent nulle part, quelle que soit leur infériorité numérique ; ils progressent à la fois en gros et en détail. Le protestantisme, au contraire, perdant ses forces par les deux extrémités, s'affaisse insensiblement, et ne figure dans l'ensemble qu'à la faveur de l'immigration dont les couches successives viennent alimenter l'absorption intérieure qui le mine.

Ainsi, après un siècle d'envahissement et de domination, se recrutant constamment au dehors, ayant pour lui les bénéfices de la conquête et de la richesse, le protestantisme, loin de réaliser aucune modification appréciable dans les croyances du peuple conquis, en est venu à ne pas conserver même le profit de l'accroissement naturel par les naissances ; il a décliné d'année en année, à tel point que la progression supérieure des catholiques le déborde presque du double et le réduit à une influence insignifiante dans le mouvement général de la population.

Ce point est donc acquis au débat, que le catholicisme a manifesté

au Canada une puissance de conservation et de vitalité toute semblable à la puissance d'expansion qu'il a montrée aux États-Unis ; dans l'une et l'autre contrée son développement s'est maintenu supérieur à celui des sectes rivales. Ce développement s'est produit cependant dans les deux pays en des conditions si dissemblables qu'elles peuvent servir à se contrôler réciproquement pour écarter les objections incidentes. Il ne reste donc plus à l'observateur d'autre parti que de présumer dans les idées elles-mêmes quelque vertu spéciale d'où dérive la prééminence des uns, l'affaiblissement des autres, nous l'examinerons tout à l'heure.

II

La situation religieuse du haut Canada se présente dans des conditions différentes, et se rapproche sensiblement de celle que nous avons rencontrée aux États-Unis. Rien n'est plus semblable aux États de l'Ouest que le haut Canada ; comme dans ces territoires, la colonisation anglo-saxonne s'y est établie de toutes pièces sur table rase, c'est l'immigration qui a créé ces populations, et qui soutient encore aujourd'hui la rapidité de leur développement.

Au moment de la conquête anglaise, il se trouvait à peine dans cette province quelques postes français ; en 1780 le total de ces colons canadiens s'élevait tout au plus à 1,000 ou 1,200 âmes, presque tous établis sur la rivière de Détroit. C'est de cette époque que datent les premières immigrations britanniques, mais ce n'est que cinquante ans plus tard, en 1831, que nous trouvons des données précises sur la statistique religieuse ; on y comptait alors 261,000 habitants, dont 40,000 environ étaient catholiques. A partir de cette époque la progression devint de plus en plus rapide ; nous joignons ici un tableau où l'on peut suivre aisément sa marche en partie double, tant sur l'ensemble de la population que sur le chiffre spécial des catholiques :

TABLEAU N° 2.

DATES.	POPULATION TOTALE.	PROGRESSION DE LA POPULATION	PROTESTANTS.	PROGRESSION DES PROTESTANTS.	CATHOLIQUES.	PROGRESSION DES CATHOLIQUES.
1831	261,000	»	221,000	»	40,000	»
1842	48[illegible],000	$\frac{88}{100}$	411,000	$\frac{86}{100}$	78,000	$\frac{96}{100}$
1851	952,000	$\frac{94\frac{1}{2}}{100}$	785,000	$\frac{91}{100}$	167,000	$\frac{115}{100}$
1861	1,396,091	$\frac{47}{100}$	1.137,9[illegible]0	$\frac{44\frac{1}{2}}{100}$	258,141	$\frac{55}{100}$

Cette statistique appelle naturellement la même observation que nous avons déjà présentée à propos de la province précédente : savoir, que l'on doit déduire du chiffre des non-catholiques ceux qui sont recensés sous la rubrique *religion inconnue* ou *sans indication* ; leur nombre, en 1861, montait à plus de 25,000 ; si nous le décomptons, comme il est juste, du bloc des protestants, l'accroissement de ceux-ci, pour 1861, tombe à $\frac{42}{100}$, proportion inférieure d'un quart à celle de l'accroissement des catholiques.

La progression de ces derniers conserve donc ici la même supériorité notable que nous avons signalée aux États-Unis et dans la province voisine ; mais ces observations dernières ont cela de particulièrement considérable qu'elles reposent non plus sur des inductions, mais sur les données précises et authentiques des documents officiels. Quelles peuvent être les causes de cette persistance dans la disproportion de l'accroissement ? Il s'en présente naturellement trois : l'immigration extérieure, l'accroissement naturel des catholiques, et enfin l'adjonction d'éléments protestants à la communion catholique. Chacune des trois peut avoir sa juste part d'influence, mais dans quelle proportion s'exerce cette influence, surtout celle de l'immigration, voilà ce qu'il est important de préciser.

Un intérêt d'autant plus vif s'attache à cette question de l'immigration, que nous trouvons dans les documents anglais une abondance de renseignements spéciaux qui nous ont fait absolument défaut aux États-Unis, et par lesquels il importe d'éclairer la discussion.

Nous ne nous arrêterons point à étudier les effets de l'immigration dans le bas Canada ; le nombre des immigrants y est trop peu considérable pour qu'on puisse leur attribuer une influence appréciable. Nous nous permettrons seulement de signaler ce fait, savoir : que la progression du catholicisme s'y montre plus indépendante du concours de l'immigration que l'on ne voudrait en convenir ; car il y conserve la supériorité de sa marche, bien que l'immigration soit faible, aussi prééminente que dans les pays voisins où les émigrants surabondent.

Mais c'est dans le haut Canada que la question se présente avec toute sa gravité ; l'importance en devient d'autant plus grande que ce pays offre plus de similitude avec les États-Unis, ses voisins, de sorte que les données fournies par ses documents, ainsi que la portée de nos conclusions, pourraient être appliquées presque directement aux États limitrophes de l'Ouest, aussi bien qu'au territoire canadien lui-même.

Afin de résumer sous les yeux du lecteur l'ensemble et le détail des faits nécessaires à nos appréciations, nous allons énoncer ici le

chiffre comparé des étrangers domiciliés dans le haut Canada au moment des trois derniers recensements.

TABLEAU N° 3.

NATIFS ÉTRANGERS DANS LE HAUT CANADA.

DATES.	NATIFS D'ANGLETERRE.	NATIFS D'ÉCOSSE.	NATIFS D'IRLANDE.	NATIFS DES ÉTATS-UNIS.	CANADIENS FRANÇAIS.
1842	43,009	45,033	82,728	34,759	14,767
1851	82,699	75,811	176,267	43,732	26,417
1861	114,200	9 ,782	191,231	50,000	5[illegible],287

Les autres nationalités n'offrent que des chiffres relativement peu considérables ; nous noterons particulièrement que l'immigration allemande, à laquelle on attribue une action si forte sur le progrès catholique aux États-Unis, ne répond point à ces présomptions dans le haut Canada ; il n'existait en 1861, dans la province, que 23,000 individus natifs d'Allemagne, et les statistiques montrent clairement que plus de la moitié d'entre eux sont luthériens.

Si maintenant le lecteur veut se reporter au tableau n° 2, page 12, il lui sera facile, en le collationnant avec le tableau ci-dessus, de se rendre compte de l'influence de l'immigration sur le mouvement général de la population et sur le mouvement spécial des catholiques. La première impression qui résulte de cette étude, c'est que l'immigration diminue sensiblement d'une époque à l'autre, surtout parmi les Irlandais. Le nombre des natifs irlandais, qui, de 1842 à 1851, s'était accru de 94,000 individus, n'a gagné que 15,000 âmes de 1851 à 1861. Une réduction analogue s'observe pour toutes les origines, mais celle-ci est sans proportion avec les autres. C'est pourtant ce renfort de l'Irlande qui doit apporter le plus fort contingent extérieur à l'accroissement catholique ; si ce dernier, en dépit de cette diminution a continué sa marche ascendante, l'importance de ce contingent extérieur est donc très-secondaire ; mais, ceci est bien plus grave, l'accroissement n'a pas seulement continué, il a conservé une supériorité marquée sur celui de toutes les autres communions, quoique la diminution de leurs éléments d'immigration ait été pour celles-ci bien moins sensible. Il faut donc conclure, par nécessité logique, que le catholicisme trouve dans le pays lui-même, en compensation des immigrants qui diminuent, quelques moyens particuliers d'accroissement qui soutiennent sa progression.

Il convient cependant d'approfondir cet examen ; considérons l'im-

migration et ses effets sur une plus large échelle, et voyons comme elle opère dans son ensemble. Qu'avons-nous trouvé dans les statistiques d'origine? C'est que la puissance absolue de l'immigration s'amoindrit d'année en année, et que sa puissance relative s'affaiblit plus encore, puisque ses effets sont de moins en moins sensibles sur la population qui s'augmente sans cesse. Il est donc évident que si le catholicisme, dans son développement, est favorisé plus spécialement que le protestantisme par le concours des immigrants, la décroissance de l'immigration aurait dû altérer plus sensiblement la progression des catholiques que celle des protestants. C'est cependant ce qui ne se montre pas, et la statistique religieuse (tableau n° 2) constate dans leur mouvement relatif des fluctuations égales de part et d'autre. De 1851 à 1861 la progression diminue de chaque côté dans la même proportion : elle faiblit d'un peu plus de moitié sur toute la ligne, et le catholicisme conserve, en dépit des circonstances, la prééminence relative de son accroissement ; il ne semble donc point que l'immigration soit plus profitable aux catholiques qu'aux protestants.

Bien plus, en descendant dans un examen minutieux des faits, on aperçoit que si quelques sectes se montrent plus sensibles, plus intimement liées aux oscillations des arrivages extérieurs, ce sont les sectes protestantes; opérons, en effet, sur une période un peu large, sur un laps de 20 années : en 1842 l'écart entre l'accroissement des catholiques et celui des autres communions est figuré par les nombres $\frac{96}{100}$ à $\frac{86}{100}$, et, en 1861, ce même écart se place entre $\frac{55}{100}$ et $\frac{44\ 1/2}{100}$: en apparence, ces deux écarts sont presque semblables, mais il n'échappera à personne qu'une différence de $\frac{10\ 1/2}{100}$, dans un mouvement de 44 à 55, est relativement bien plus forte que celle de $\frac{10}{100}$ entre 86 et 96, et il arrive, au rebours des préventions généralement répandues, qu'en poussant les calculs à leur dernière rigueur, on trouverait la progression des protestants plus intimement liée que celle des catholiques à l'échelle mobile de l'immigration.

Nous commençons donc à toucher du doigt combien il en faut rabattre de l'influence majeure, excessive en quelque sorte, que plusieurs veulent attribuer à l'affluence extérieure sur le développement extraordinaire du catholicisme ; mais pour compléter cette discussion, nous voulons encore reprendre la question sous un autre point de vue. Nous avons étudié les effets de l'immigration dans l'ordre du temps, observons-la maintenant dans sa répartition, c'est-à-dire dans l'ordre des lieux.

Parmi les cinq diocèses que renferme le haut Canada, celui dans lequel les immigrants affluent en plus grand nombre est incontestablement celui de *Sandwich*, situé tout à fait à l'ouest de la province ; l'accroissement de sa population a été de $\frac{70}{100}$ en dix ans. La progression catholique devrait donc s'y montrer relativement plus forte que partout ailleurs, en admettant que l'immigration soit la cause essentielle de ce progrès ; cependant les statistiques nous apprennent tout au rebours que ce diocèse est celui où les chiffres de la progression des diverses communions se rapprochent le plus sensiblement.

TABLEAU N° 4.

1851 A 1861.	DIOCÈSE DE SANDWICH.	LES QUATRE AUTRES DIOCÈSES DU HAUT CANADA.
Accroissement des catholiques.	$\frac{75}{100}$	$\frac{63}{100}$
Accroissement des protestants.	$\frac{69}{100}$	$\frac{33}{100}$

C'est donc sur le point ou l'immigration est la plus considérable et la plus affluente que les progrès du catholicisme sont relativement le moins sensibles, et c'est là précisément où le protestantisme dans sa marche se rapproche le plus de la sienne !

Il nous serait inutile de pousser plus loin ces recherches ; quel que soit le sens dans lequel nous ayons retourné les faits, ils nous ont constamment ramené cette conclusion : que le catholicisme, dans son développement, ne doit à l'immigration aucun avantage qui lui soit spécial ; là où elle diminue il ne s'en montre point plus affecté qu'aucune autre secte ; là où elle abonde, ses progrès n'en paraissent point plus gonflés. Une inévitable logique nous conduit donc à affirmer : que les bénéfices tirés par le catholicisme de l'affluence extérieure sont secondaires, que les communions protestantes en recueillent les mêmes profits sinon plus encore, qu'il faut enfin chercher nécessairement ailleurs la cause efficiente de la supériorité relative que le catholicisme montre partout en Amérique sur les autres communions chrétiennes.

Il semble au contraire que les conditions de son progrès soient d'autant plus favorables, qu'il se trouve moins mêlé au trouble un peu incohérent des établissements nouveaux. Déjà nous l'avons observé aux États-Unis ; c'est quand la population a repris son assiette

avec les habitudes calmes et honnêtes d'une vie moins agitée que la marche ascendante du catholicisme se montre plus accentuée et plus solide.

Nous avons eu l'occasion d'indiquer alors comment se produisent ces revirements qui transforment les populations par un travail long, patient, presque insensible; nous avons même cité comme exemple un comté du haut Canada, celui de Glengarry; nous pourrions aisément, les statistiques à la main, multiplier de tels exemples; autour de Glengarry, les comtés de Lanark, Stormont, etc., présentent la même physionomie : peuplés par des colonies écossaises au commencement de ce siècle, et ne recevant plus qu'un très-faible contingent d'immigrants, ces districts ont vu constamment la progression des éléments catholiques dépasser celle des protestants.

Ce phénomène se retrouve partout en arrière du premier flot de l'immigration, quand les émotions qu'elle entraîne commencent à s'apaiser; c'est ainsi que dans les diocèses de Toronto et d'Hamilton, où l'affluence des colons était énorme il y a vingt ans, le maximum relatif de la progression catholique n'a été atteint que dans ces dernières années (de 1851 à 1861 l'acroissement ayant été de $\frac{93}{100}$ pour les catholiques, et seulement de $\frac{42}{100}$ pour l'ensemble de la population). Dans ce même temps, au contraire, et par une singulière bascule, l'importance et la proportion de ce mouvement étaient beaucoup moindres dans le diocèse de Sandwich où la foule des émigrants s'était transportée en masse; il ne s'y trouvait qu'un écart de cinq pour cent entre le progrès des catholiques et celui de la population totale.

Le bas Canada nous présente des séries de faits entièrement identiques : il s'y trouve quelques comtés presque exclusivement anglais, colonisés il y a quatre-vingts ans par les loyalistes américains et par des colons attirés d'Angleterre par le gouvernement britannique; les habitants de ces districts ont depuis longtemps complété une installation définitive, l'immigration y est presque nulle; or, c'est là précisément où l'on rencontre les développements les plus rapides et relativement les plus notables du catholicisme dans cette province. Nous pouvons citer ici les comtés de Stanstead, de Missisqui, Brome, Argenteuil, Compton, etc., etc.; et que l'on ne prenne point le change, nous avons eu soin d'écarter le contingent qu'aurait pu fournir les paroisses françaises qui sont voisines; grâce aux soins particuliers qui distinguent les statistiques de ce pays, nous avons pu suivre facilement le mouvement des catholiques d'origine anglaise en les dégageant de tous autres, et nous avons constaté que, de 1851

à 1861, ces catholiques anglais s'étaient accrus dans les comtés susdésignés depuis 90 jusqu'à 400 pour 100.

Cependant l'accroissement naturel par l'excédant des naissances ne dépasse pas en Amérique 25 à 30 pour 100, et l'immigration est ici à peu près étrangère à ce progrès ; si les catholiques se sont tellement multipliés au sein de ces populations stables et désormais attachées au sol qui les a vu naître, ils ne le doivent qu'au nombre des adhérents qui se joignent spontanément à eux. Bien loin que l'immigration soit le point d'appui essentiel du catholicisme, il faut donc convenir que c'est dans la maturité réfléchie des populations solidement assises qu'il rencontre les conditions les plus favorables de son progrès. C'est quand l'homme est calmé, quand il a repris la plénitude de sa réflexion et de sa puissance intellectuelle, que, dans ces sociétés nouvelles, il compare et choisit parmi les mille sectes qui l'entourent ; c'est alors aussi que les besoins de son esprit et de sa conscience, mieux satisfaits sans doute par l'enseignement catholique, le ramènent à cette Église dont ses pères ont été autrefois séparés plutôt par les violences royales que par leur propre mouvement. Mais il ne suffit pas de constater de tels faits, il est bon de faire sentir comment ces transformations s'opèrent et de modifier en une compréhension raisonnée, ce qu'il y aurait de trop brusque dans les convictions que la nudité des faits impose à l'esprit.

III

Parmi les critiques de l'idée religieuse, les plus subtils et les mieux avisés, procédant avec ménagement, ont souvent accusé les sacerdoces de tout temps et de toute secte, non point tout à fait d'enseigner l'erreur brutale, mais de vouloir tenir une portion de la vérité à l'état de monopole ; usant d'abord de ces fragments de vérité pour asseoir leur doctrine et leur puissance dans la conscience humaine, puis se servant du monopole pour immobiliser cette puissance, à l'abri de la concurrence et du progrès. En un mot, ces critiques considèrent le sacerdoce et les religions comme une manière de sectes philosophiques bien organisées qui entretiennent les peuples dans un état mitoyen entre la vérité et l'erreur, entre l'ignorance et le savoir, donnant au vulgaire la connaissance dogmatique et superficielle, et réservant pour les affidés la raison d'être des principes et du dogme ; redoutant au-dessus de toutes choses la diffusion de la science dans le public, et l'étude approfondie des doctrines qui servent de fondement à cette puissance intellectuelle ; plusieurs même ont poussé le raffinement de leur indulgence jusqu'à

excuser les castes sacerdotales, en faisant la théorie des avantages que cet état ambigu de l'intelligence a pu produire à certaines époques données.

C'est une manière ingénieuse d'expliquer ce qu'on ne peut nier : l'empire des idées religieuses sur l'homme et la continuité persistante de leur influence; on rejette sur l'habileté des organisateurs ce qui appartient aux lois générales de l'humanité, et on éclipse les nécessités même de notre tempérament derrière quelques incidents de circonstance ; ceci est fort habile! Mais si ces théories peuvent avoir eu quelque part apparence de fondement, l'histoire du clergé catholique en maints endroits, et notamment en Amérique, leur donne par les faits un cruel démenti.

Ce fut en effet par le plus grand développement possible de l'intelligence que l'Église du Canada entreprit de soutenir la lutte contre le protestantisme. Elle prodigua, sans compter, l'instruction, la culture de l'esprit et les discussions rationnelles, devançant ainsi dans l'esprit de ses fidèles les récriminations vieillies et les controverses dénaturées qui forment le fonds commun des aggressions protestantes. Là, comme partout ailleurs, elle a vulgarisé cette éducation simple et large qui s'appuie sur le travail de l'humanité tout entière; dans ses écoles on se familiarise avec tous les génies, on admire l'antiquité sans se laisser subjuguer par elle, et on y apprend la civilisation moderne sans en être enivré à ce point, de dédaigner ceux qui ont parlé avant nous. Toutes les civilisations viennent se déployer devant l'intelligence pour que celle-ci apprenne par l'expérience de l'histoire et par les discussions des plus grands esprits, ce qui fait la force et la faiblesse de l'humanité.

Notons en passant que c'est un des caractères particuliers de l'Église catholique dans ses enseignements de conduire plus naturellement qu'aucune autre l'âme humaine vers ces sommets qui dominent, non pas telle ou telle partie de la science, telle ou telle époque de l'intelligence, mais bien le domaine général de l'esprit ; elle aime à ressusciter dans ses leçons ce qui a surnagé de grand dans le travail de tous les temps et de tous les pays ; elle place ainsi de prime abord les hommes dans ces conditions supérieures de jugement où la comparaison est fécondée par la variété des chefs-d'œuvre qui ont fomenté leurs réflexions premières. Cette méthode est plus propre qu'aucune autre à élever les points de vue de la pensée et à susciter en elle le germe fécond de la généralisation.

Je ne sais si c'est l'instinct de sa situation catholique qui a constamment poussé le clergé dans cette voie, mais il est incontestable qu'il affectionne par nature cette manière compréhensive de former la jeunesse; les autres sectes, au contraire, semblent toujours y re-

gimber par quelque endroit : les uns font litière de la philosophie, tandis que les autres ne s'attachent qu'aux spéculations métaphysiques, ceux-ci dédaignent l'antiquité, ceux-là ne veulent considérer que les sciences positives; quant au protestantisme américain, il porte ce genre d'excès à l'extrême, il n'existe point de particularistes et de pointilleurs plus déterminés; on s'y cantonnerait volontiers dans l'histoire américaine et les faits américains : tel est le degré de ce positivisme que dans les sciences même il se contenterait volontiers du formulaire, et les problèmes éclipsent presque complétement les théorèmes dans les leçons et examens de leurs universités.

Ces habitudes d'éducation tendent à retrécir l'esprit, et sans aucun doute c'est en élevant la conscience publique et le niveau de l'intelligence que le catholicisme a combattu en Amérique contre les sectes qui l'entourent. La force du contraste n'échappe point aux esprits les plus distingués de ce continent, le vulgaire lui-même en pressent vaguement la portée, et peu à peu on en est venu à considérer les colléges catholiques comme offrant un enseignement d'un ordre supérieur. On conçoit dès lors comment de tels maîtres pouvaient dire hardiment à leurs élèves et aux autres hommes : Voilà notre doctrine, et ce qu'elle vaut. Jugez-nous et choisissez! La contradiction ni la concurrence, loin de les effrayer, n'étaient guères propres qu'à stimuler leur zèle; c'est ainsi que le clergé affronta la mêlée des opinions, et cette allure franche et résolue fut profitable à ses idées, comme elle le sera toujours aux vérités solides et aux lutteurs robustes; les adversaires surpris, troublés et vaincus sur leur propre terrain, durent calmer leur ardeur aggressive et conquérante, et ils demeurèrent confinés dans cet état de défensive pénible et hésitante où le protestantisme au Canada languit encore aujourd'hui.

Sous la domination française, le clergé catholique avait établi dans ce pays plusieurs maisons d'éducation qui rendirent à la colonie les plus grands services; il suffit de nommer ici les Sulpiciens de Montréal, les Jésuites de Québec et le séminaire créé en cette dernière ville par le premier évêque de ces contrées, Mgr de Laval-Montmorency, nom historique en France, qui a conquis également dans la Nouvelle-France une renommée traditionnelle et populaire.

Après la conquête, ces maisons devenaient plus précieuses encore, et le zèle des catholiques s'employa activement à les multiplier. Parmi ces fondateurs, les ecclésiastiques se montrèrent au premier rang : l'abbé Girouard bâtit et dota le collége de Saint-Hyacinthe; celui de Sainte-Anne fut l'œuvre de l'abbé Painchaud; un autre ecclésiastique dont le nom nous échappe créa celui de Sainte-Thérèse, et un troisième séminaire canadien avait été établi à Nicolet par l'abbé Crévier; c'étaient de simples curés qui avaient consacré toute une vie

de privations et d'économie pour léguer après eux à leur patrie ces monuments d'une foi généreuse. Un riche négociant de Montréal, l'honorable Masson, consacra aussi une partie de sa fortune au collége de Terrebonne, et les Jésuites érigèrent à Montréal leur beau collége de Sainte-Marie ; nous ne citons ici que les principaux établissements. Il a été également fondé dans le haut Canada plusieurs colléges catholiques, dont les plus importants sont celui d'Outaouais (Bytown), Regiopolis, près Kingstown, et celui de Toronto.

Cependant il ne suffisait pas d'augmenter le nombre des colléges, il fallait les rendre accessibles ; on y travailla avec un dévouement rare et un désintéressement plus rare encore. Dans un pays où tous les salaires sont très-élevés, à la porte des États-Unis, où l'amour du gain est poussé à sa dernière limite, les prêtres canadiens surent s'astreindre à une vie tellement modeste, à des émoluments tellement médiocres, que dans tous ces colléges on reçut des pensionnaires moyennant la modique somme de 350 ou 400 fr. Encore aujourd'hui, ce prix s'est à peine modifié, il oscille de 400 à 600 fr.

Les élèves affluèrent, et l'instruction secondaire réelle et solide, qui unit la civilisation du présent à celle du passé pour préparer l'avenir, celle qui forme le cœur et l'esprit de l'homme tout en ornant son intelligence, est peut-être plus répandue dans le bas Canada qu'en aucun pays du monde. On y compte aujourd'hui 28 maisons d'instruction secondaire dont 23 sont catholiques et 5 protestantes ; les premières comptent 3,631 élèves et les secondes 700. C'est donc en tout 4,331 enfants auxquels s'applique l'instruction secondaire sur une masse de 1,100,000 âmes ; pour retrouver cette proportion en France, il faudrait que la population de nos lycées et pensions fût de 160,000 élèves ! Or, il ne faut pas s'imaginer que nous descendions trop bas dans l'échelle des institutions, car au-dessous des colléges que nous venons de mentionner, il se trouve encore trois degrés d'écoles publiques : les *Académies*, les *Écoles modèles* et les *Écoles primaires*, qui reçoivent ensemble 200,000 écoliers.

Pour couronner cet édifice intellectuel, il fallait un enseignement supérieur en harmonie avec celui des colléges et destiné à compléter leur œuvre. Longtemps les Canadiens furent privés de cette importante ressource ; l'administration et les riches corporations anglaises ne demandaient pas mieux que d'intervenir, mais à condition que les universités fussent établies sous l'influence et au profit du protestantisme. Habiles à profiter de la situation précaire des Franco-Canadiens, ils ne laissèrent point échapper cette occasion ; les subventions gouvernementales vinrent se joindre aux libéralités de quelques négociants anglais, et l'on fonda à Montréal l'université Mac-Gill et celle de Bishop's College, près de Richmond.

Ce fut alors que le séminaire de Québec résolut de consacrer toutes ses ressources à la création d'un monument catholique et national destiné à l'instruction supérieure. Les propriétés que lui avait garanties le traité de 1763 avaient pris une valeur assez considérable sous une direction laborieuse et intelligente ; les revenus augmentés permirent d'amasser avec une stricte économie une partie des capitaux nécessaires, et les premières bases de l'établissement furent posées en 1852. Aucuns frais ne furent épargnés ; on fit venir des professeurs de Paris et on envoya dans cette ville plusieurs jeunes Canadiens de mérite se préparer à la carrière du professorat. Enfin dès l'année 1854, on inaugura les cours de l'université Laval, nom qui lui fut donné en mémoire de Mgr de Montmorency-Laval, premier évêque du Canada.

Cette œuvre a déjà nécessité plus de deux millions de dépenses, sans que les ecclésiastiques du séminaire de Québec aient jamais sollicité aucun aide extérieur. Les dépenses de l'université dépassent pourtant chaque année une somme de 150,000 fr., que les recettes sont loin d'équilibrer. Le gouvernement canadien offrit à diverses reprises une subvention annuelle ; mais craignant d'abdiquer en quoi que ce fût l'indépendance de son enseignement, la corporation du séminaire a remercié l'administration de son bon vouloir et continué son œuvre par sa seule énergie et ses seules ressources. Bien plus, elle parvient à consacrer tous les ans certaines allocations destinées à entretenir pendant quelques années dans les universités d'Europe les meilleurs de ses élèves. L'ancienne patrie, la France, n'est point oubliée dans ces pérégrinations scientifiques, et plusieurs de ces jeunes gens ont vu confirmer à Paris par de nouvelles épreuves les grades qui leur avaient été conférés à l'université Laval.

On doit se féliciter singulièrement qu'une telle entreprise ait été dirigée par des esprits vigoureux et maintenue par des mains assez puissantes pour la conduire sans défaillance à son terme. Au point de vue pécuniaire, en effet, l'opération était peu profitable ; ce petit pays d'un million d'âmes, dont la richesse est médiocre, n'était point capable de fournir un nombre d'étudiants propre à alimenter plusieurs universités, les unes protestantes, l'autre catholique. Cette prévision ne pouvait échapper à personne, et les courageux fondateurs l'ont affrontée en connaissance de cause ; nous avons [illegible] même manifesté notre étonnement à l'un de ces respectables prêtres, non point au sujet de l'entreprise en elle-même, mais au regard du développement énorme et en apparence démesuré qu'on lui avait donné tout d'abord.

« Si nous n'avions considéré que des motifs humains, me répon-« dit-il, nous aurions eu tort assurément ; ce qui nous a guidé, c'est « la pensée des grands devoirs qui incombent à la richesse, c'est la

« pensée des progrès futurs de notre pays ; puisque Dieu a placé entre « nos mains de grandes ressources, nous ne pouvons trop largement « en user. Nous travaillons donc non point pour nous, mais pour l'a- « venir et le bien général. Dans le siècle présent les événements se « succèdent avec autant d'inconstance que de rapidité ; l'Église a été « souvent dépouillée de ses possessions, et bien qu'en ce pays elles « soient de peu d'importance (les séminaires de Québec et de Montréal « possèdent seuls des propriétés considérables), il peut arriver qu'un « jour elle soit aussi spoliée ; mais on ne détruit point une université « comme on dépouille un séminaire, et tout appauvris que nous serions « alors, nous aurons toujours la consolation d'avoir doté la religion « et notre patrie d'une institution forte, vivante et assez large sur sa « base pour suffire longtemps encore aux besoins de notre progres- « sion ultérieure. »

Pendant que ces hommes vénérables prodiguaient ainsi les millions à leur patrie et à son avenir, nous les avons vus simplement assis au réfectoire commun au milieu de leurs élèves et demeurant dans des chambres modestes dont l'extrême nudité était à peine dissimulée par quelques meubles de bois blanc. Leur esprit vivait ailleurs, bien au-dessus de toutes les superfluités de la vie, leur luxe était dans leurs œuvres! Cette élévation ordinaire de la pensée, jointe à un désintéressement si complet de soi-même, donne à l'âme une grande vigueur et lui assure en même temps une singulière puissance sur les autres hommes ; c'est là évidemment un des secrets de la force du catholicisme et de l'influence particulière qu'il exerce en Amérique par l'éducation.

Les Sulpiciens de Montréal ne sont point restés en arrière du séminaire de Québec ; dans leur populeuse cité où le mouvement des affaires pourrait tendre à absorber l'esprit, s'assimilant un usage très-répandu en Angleterre, ils ont construit un fort bel édifice, consacré exclusivement à des réunions artistiques et intellectuelles : des séries de lectures, des concerts, quelquefois de véritables cours et même des discussions publiques réunissent fréquemment en cette enceinte l'élite de la société montréalaise. Cet établissement, auquel sont annexés une bibliothèque et une salle de travail, entretient ainsi jusque dans la maturité de l'âge la culture de l'intelligence et sert en quelque façon de complément aux colléges et aux universités qui ont présidé à l'éducation de la jeunesse.

Mais le séminaire de Montréal s'est mis à la tête d'une entreprise bien plus considérable encore, comme promoteur de l'instruction primaire. C'est lui qui a créé d'un seul bloc et qui dirige toutes les écoles élémentaires de cette ville de cent mille âmes. Ces écoles, entièrement gratuites et pour lesquelles leurs puissants patrons n'épar-

gnent aucuns frais, font de Montréal une cité modèle. Son exemple n'a point été inutile pour le développement de l'instruction dans le reste du Canada. Longtemps, en effet, chez ce peuple conquis et complétement ruiné par la conquête, l'instruction primaire resta fort en arrière; le peu qui s'en montrait était dû au dévouement des curés de campagne et de quelques religieuses. Il fallut attendre que le pays eût repris son assiette; le nombre des habitants croissait, tandis que la misère diminuait, et il vint un temps ou on put songer à attaquer vigoureusement ce mal de l'ignorance auquel on n'avait apporté jusqu'alors que des palliatifs partiels et insuffisants.

Deux hommes éminents ont successivement attaché leur nom à cette réforme : le docteur Meilleur et le surintendant actuel de l'éducation, M. Chauveau. Par leurs efforts, le Canada est complétement sorti de la situation fâcheuse où le malheur des temps l'avait fait tomber. On y compte aujourd'hui 3,500 écoles et 200,000 élèves, dont 33,707 appartiennent à l'instruction primaire du 2e degré, et 166,600 à l'instruction du 1er degré. La population étant de 1,100,000 âmes, c'est un élève par cinq habitants et demi; en France, cette proportion n'est que d'un élève sur douze habitants. Il est bon de signaler aussi que ce progrès s'est effectué par les seuls moyens de la persuasion et de l'encouragement, sans jamais recourir à aucune prescription obligatoire.

L'espace et l'opportunité nous manquent à la fois pour exposer ici les difficultés qu'il a fallu surmonter dans cette œuvre; nous le regrettons d'autant plus que nous aurions aimé à rendre justice à la constance laborieuse et intelligente de ceux qui l'ont dirigé; nous espérons qu'un jour une occasion plus favorable nous permettra de mettre particulièrement en évidence les travaux du surintendant de l'éducation, M. Chauveau, esprit distingué autant qu'administrateur habile, auquel le Canada devra un double tribut de reconnaissance. Mais nous ne pouvons quitter ce sujet sans noter le concours actif et persistant que la cause de l'enseignement a rencontré dans le clergé. Les embarras financiers et l'opposition accablante de la routine vinrent plus d'une fois traverser ces progrès, et il est permis de penser que, sans l'influence et la persévérance opiniâtre des curés de campagne, le découragement eût souvent gagné les meilleurs esprits en paralysant, ou tout au moins en retardant singulièrement cette organisation de l'instruction publique.

Nous trouvons donc ceci de particulièrement remarquable au Canada, que partout le développement de la science et la culture de l'esprit ont été étroitement unis au maintien et aux progrès de la religion catholique. Tout autour d'elle, cependant, s'ouvrait le champ libre de la lutte, et son enseignement ne pouvait point être suspect

de mystères ni de réticences calculées ; si le catholicisme a conservé les âmes, s'il a conquis les intelligences, c'est qu'il leur a fourni sans doute de bonnes raisons pour se donner à lui. Tel fut, d'ailleurs, le caractère de cette éducation, qu'en fortifiant les croyances par cette forte pénétration dans l'âme, on la prémunissait contre les entraînements intérieurs de la passion et du plaisir, on n'élevait les esprits qu'en stimulant l'énergie des mœurs; et c'est en faisant sentir à l'homme la nécessité d'être fort contre lui-même, que ces prêtres lui faisaient apprécier la juste valeur de la religion qu'ils enseignaient. Le développement intellectuel se trouva donc étroitement lié au développement de la moralité, combinaison précieuse et rare dont on parle beaucoup, mais qui se rencontre moins souvent qu'on ne l'imagine.

On craint peu la concurrence quand on est bien convaincu, mais on y double sa force quand on s'appuie sur ces vérités pratiques dont l'expérience de chaque jour vient vérifier les leçons. Tant que la jeunesse ou même simplement le bonheur, dore l'horizon de nos pensées, nous nous trouvons soumis à d'étranges illusions sur les effets de notre laisser aller ; combien parmi nous n'ont bien saisi la valeur des préceptes donnés à notre enfance que lorsque les difficultés de la vie les ont poussés au pied de la nécessité? Nous avions reçu une parole, voilà la rude expérience qui vient lui servir de contrôle, c'est une vérité qui désormais ne s'obscurcira plus pour nous !

Aucune doctrine, plus que la doctrine catholique, ne tire profit de ces redoutables enseignements de la vie, et en cette occurrence, le voisinage des autres doctrines ne lui nuit point. Plus les points de comparaison sont proches, mieux on sent combien ses conseils et ses pratiques correspondent directement aux besoins réels que nous révèlent nos propres chutes aussi bien que celles des autres hommes. Le protestantisme a été inhabile à supporter cette concurrence ; vaincu sur le terrain de l'enseignement, il ne gagne rien sur ceux qu'élève le catholicisme, et il perd chaque jour, à mesure que les hommes avancent dans la carrière, ceux que l'expérience des faits ramène vers une vérité plus complète.

L'observation des doctrines et des enseignements rivaux, mieux connus et comparés dans leurs œuvres, venait donc achever le travail que le clergé entamait dans les écoles et dans les colléges. Le dévouement personnel, un zèle apostolique, l'aptitude particulière qu'il montre partout pour l'éducation, lui attiraient la confiance, mais à tous ces mérites il faut joindre celui d'un désintéressement complet des affaires politiques, et d'un sentiment éminemment élevé de justice pour ceux qui l'entouraient.

C'est un fait incontesté dans ce pays, que la religion fut toujours

tenue à l'écart des discussions de partis et des intrigues personnelles qui s'y mêlent ; s'il semble, au premier abord, que cette abstention complète ait pu faire perdre à l'Église quelques avantages passagers, on ne saurait méconnaître combien cette sage réserve a concilié d'estime, écarté les méfiances, et favorisé l'action bienfaisante qu'une forte persuasion a exercé autour d'elle sur les esprits.

On ne saurait également nier les heureux effets des principes de justice et d'impartialité qui ont présidé aux relations de la majorité catholique du Canada avec la minorité protestante, notamment dans la question des écoles ; non-seulement on a écarté avec soin la contrainte administrative, mais partout les subventions budgétaires ont été équitablement réparties entre tous, partout des voies légales et faciles ont été ouvertes aux dissidents pour ouvrir des écoles qui pussent participer à cette répartition.

Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ici que cet esprit de justice ne se retrouve point à l'égard des catholiques dans le haut Canada pas plus qu'aux États-Unis. Dans l'un et l'autre de ces deux pays, le principe est de ne faire part du produit des taxes qu'aux écoles du gouvernement ; toutes les fois que les dissidents élèvent une école séparée, ils n'en sont pas moins obligés de payer les taxes communes ; de telle sorte que la minorité catholique est forcée de payer deux fois les dépenses de son instruction ou d'accepter les écoles protestantes.

C'est à peine si l'on a pu obtenir, à force de réclamations, en 1864, quelques facilités pour obtenir, en certains cas, en faveur des écoles dissidentes, une petite part du fonds commun d'éducation. Un député du bas Canada proposa : *que la minorité catholique du haut Canada fût mise sur le même pied, quant à l'éducation, que la minorité protestante du bas Canada.* C'était une équité claire, nette et sans ambages, mais ce fut en vain, et cette proposition a encore été rejetée en 1865. Pour repousser ces justes demandes, le haut Canada se retranche derrière les nécessités de son système d'éducation, dont l'uniformité et l'unité d'administration serait ruinée, assure-t-on, si on y reconnaissait l'égalité de toutes les écoles. Voilà, certes, un prétexte singulièrement choisi quand on considère le tempérament anglais, et combien peu cette nature individualiste se pique ordinairement de régularité et d'uniformité. Si on eût agi de la sorte dans le bas Canada, Dieu sait quel chœur de réclamations et de diatribes se fût élevé de toutes parts contre l'intolérance du catholicisme ! Mais, autour de cette iniquité anglaise et protestante, il ne se fit point de bruit ; quoi de plus choquant cependant que ces deux provinces voisines, confédérées, où l'une ne rend même pas à l'autre la courtoisie qu'elle en reçoit.

Tous ces détails ont leur prix et leur influence : le désintéressement de l'esprit, le dévouement laborieux à l'intérêt public, la justice envers ses adversaires, sont autant de notes qui vibrent avec une harmonie persuasive et sympathique dans le cœur humain. Partout où il est frappé de ce spectacle, il se sent attiré; dans cette lutte intellectuelle qui s'est développée en Amérique entre les principes des diverses communions chrétiennes, ces manifestations de vertu, d'intelligence et de justice émanées du clergé catholique, ont exercé une action profonde sur les âmes, sur la détermination de leurs tendances et de leurs idées ; qu'y a-t-il de moins surprenant? De là à des modifications de l'esprit multiples, incessantes, considérables, il n'y a qu'un pas; c'est en franchissant ce degré que la race anglo saxonne progresse de jour en jour dans le vaste mouvement que nous constatons dans le nouveau monde.

Nous pouvons donc borner ici ces analyses : nous savons à quoi nous en tenir sur les effets de l'immigration; parmi les immigrants, le catholicisme recrute et perd beaucoup de fidèles, mais, quelle que soit leur masse, tout concourt à montrer que cette cause serait insuffisante à expliquer l'intensité de son développement; nous savons d'autre part combien ce développement est supérieur à la proportion normale de l'accroissement naturel; il faut donc que le surplus de ses forces progressives lui vienne d'adhésions extérieures et nombreuses qu'il suscite autour de lui.

Ce travail des esprits, nous l'avons suivi pas à pas et nous avons pu, dans un coup d'œil sommaire, apercevoir les causes puissantes qui déterminent ces modifications de croyances. Il ne nous reste donc plus qu'à conclure en constatant l'influence active et persuasive que le catholicisme exerce depuis un demi-siècle sur les populations anglo-américaines ; il serait impossible, d'ailleurs, d'expliquer autrement l'histoire flagrante de ses énormes progrès; si cette influence n'avait point existé, la religion catholique, au lieu de se fortifier, aurait inévitablement décliné dans ces contrées, surtout au Canada, où elle présentait une masse préexistante et vulnérable; elle était dans cette alternative, qu'elle devait dominer les esprits, entraîner les convictions, ou céder sous la pression des événements. Contre une propagande habile et redoutable qui possédait tous les avantages matériels, elle ne pouvait lutter que par le dévouement de ses ministres, par une puissance supérieure dans le domaine intellectuel, et par la grâce providentielle qui vient d'en haut. Se confier à la force des habitudes et au courant de la routine, eût été tout compromettre; il fallait empêcher l'attiédissement du zèle, et, pour relever sans cesse dans les intelligences une foi bien comprise et vivante, il fallait susciter constamment le travail vigilant et infatigable de l'esprit. Les

adversaires étaient actifs, habiles et pressants ; le moindre affadissement dans les idées, entrainant le refroidissement des cœurs, leur eût donné trop de facilités pour pénétrer dans les consciences défaillantes. Tels sont les périls et les angoisses de la lutte, il n'est point loisible d'y sommeiller, mais aussi quels profits ne retire-t-on point de ces opiniâtres labeurs! Les catholiques du Canada ne se plaignent point de cette existence militante; ils savent en effet qu'ils ont trouvé, dans les difficultés mêmes de cette libre concurrence des opinions, le principal élément de leur force.

Summus labor, summum robur; fructus libertatis.

IV

Nous ne quitterons pas ces études sans les compléter par une statistique générale de la situation religieuse du Canada, aussi bien pour les communions protestantes que pour les catholiques.

Le bas Canada présente une majorité catholique énorme, puisqu'elle comprend 943,000 âmes; le surplus de la population, 167,000 âmes, se partage entre un grand nombre de sectes dont les chiffres les plus élevés sont figurés par 63,000 anglicans et 43,607 presbytériens, les autres fractions sont trop minimes pour mériter d'être notées.

La masse des catholiques est répartie sur quatre diocèses qui appartiennent en propre au bas Canada et la moitié d'un diocèse qui est à cheval sur les deux provinces :

TABLEAU N° 5.

NOMS DES DIOCÈSES.	POPULATION TOTALE.	NOMBRE DES CATHOLIQUES.	NOMBRE DES PRÊTRES.	COUVENTS	
				D'HOMMES.	DE FEMMES.
Québec.	369,370	332,192	269	4	6
Trois-Rivières. . .	130,890	119,635	92	»	
Montréal.	387,157	332,575	238	3	9
Saint-Hyacinthe. .	169,467	127,096	93	»	3
Outaouais. . . . . (pour moitié).	53,745	31,239	26	»	»

Ce dernier diocèse est celui qui est commun aux deux provinces, et les chiffres cités ici ne s'appliquent qu'à la portion de ce diocèse afférente au bas Canada.

Sur les 943,000 catholiques du bas Canada, 848,000 sont d'origine française et 95,000 d'origine anglo-saxonne.

Dans le haut Canada, les catholiques ne forment qu'une minorité, comme nous le savons : 258,141 sur un total de 1,396,091 habitants, mais la masse protestante s'y présente moins homogène encore que dans la province voisine; ceux qui tiennent ici la tête sont les méthodistes, qui en Amérique accaparent, concurremment avec les baptistes, les éléments les plus grossiers de la foule, les méthodistes du haut Canada atteignent le chiffre de 341,572; l'Église d'Angleterre ne vient qu'au second rang : elle possède 311,565 fidèles; les presbytériens sont 303,384; on compte enfin 61,559 baptistes, 24,299 luthériens, etc., etc. Mais il convient de noter que les méthodistes, qui tienent la tête, se subdivisent eux-mêmes en quatre fractions : *Wesleyens*, *Épiscopaux*, *Nouvelle-Connection*, et une autre variété de méthodistes; les wesleyens, à eux seuls, forment les deux tiers de la secte.

Il est remarquable que, de toutes ces communions, c'est l'anglicanisme qui progresse le moins, et comme, dans ces contrées, ne pas progresser c'est reculer, on peut dire qu'il perd constamment du terrain. Il est évident pour l'observateur que, parmi les émigrants anglais, un grand nombre modifient leurs opinions religieuses en s'installant en Amérique; ils deviennent méthodistes, presbytériens, baptistes ou catholiques, chacun selon ses tendances ou selon les circonstances, mais l'Église d'Angleterre alimente certainement à ses dépens une partie de l'accroissement de toutes les autres communions.

Ces diverses croyances sont excessivement dispersées et mêlées les unes aux autres; on n'aperçoit pas qu'aucune d'elles concentre plus particulièrement ses adhérents en un district déterminé; nulle part l'une des dénominations religieuses ne possède la majorité absolue; les catholiques font pourtant quelque exception à cette règle : ils dépassent la moitié de la population dans les trois comtés de *Prescott*, *Russell*, *Glengarry*, ainsi que dans la cité d'*Outaouais*; ils atteignent presque cette proportion dans deux autres comtés où ils formeront probablement la majorité au prochain recensement, ceux de *Renfrew* et d'*Essex*, aux deux extrémités de la province.

C'est dans ce dernier comté d'Essex et dans quelques parties de celui de *Kent*, qui l'avoisine (diocèse de Sandwich), que se trouvent condensés les descendants des habitants de notre ancienne colonie française de Détroit. En 1780 leur nombre ne s'élevait pas, sur la rive canadienne, à plus de 1,200; mais leur postérité, qui s'est étendue sur les bords de la rivière de Détroit et du lac Saint-Clair, compte aujourd'hui 14,000 âmes environ. Un chiffre plus considérable encore représente sur le rivage américain, dans l'État du Michigan, les

descendants de ceux qui étaient fixés au sud de la rivière ; la colonie française, fondée en 1700 par Lamothe Cadillac, était établie, en effet, sur l'une et l'autre rive, et la ville de Détroit, capitale du Michigan, formait son centre principal.

Confinés pendant plus d'un siècle au milieu de la forêt et du désert, n'ayant d'autres voisins que les peuplades indiennes, ces braves gens avaient créé comme une espèce d'oasis civilisé au milieu des solitudes sauvages, étendant paisiblement leurs cultures aux dépens des bois contigus, à mesure que leurs familles se multipliaient. Il est difficile de concevoir une existence plus calme et plus heureuse que celle de cette petite tribu, jusqu'au moment où elle fut atteinte par le flot grossissant des émigrants yankees et anglo-saxons.

Le trouble que ces nouveaux venus ont jeté dans leur vie et dans leurs habitudes a-t-il été suffisamment compensé par les éléments de prospérité plus rapide que ces envahisseurs ont apportés avec eux? C'est une question très-complexe, mais douteuse, que nous ne voulons point discuter, ni même examiner en ce moment. Nous constaterons seulement qu'ils se sont resserrés en groupes compacts sur les territoires qu'ils occupaient ou dont ils s'étaient déjà assuré la propriété ; là nous les avons trouvés prodigieusement multipliés, formant sur ce sol fertile des paroisses très-populeuses, où ils vivent entre eux sans mélange de sang anglais, conservant avec soin leur langue nationale et leurs habitudes traditionnelles ; honnêtes, laborieux, excellents pères de famille, ils forment sans contredit la portion la plus précieuse du troupeau de l'évêque de Sandwich, qui a fixé sa résidence au milieu d'eux.

Bien que le catholicisme possède quelque avantage particulier dans ces groupes un peu compacts que nous avons signalés dans le haut Canada, les fidèles n'en sont pas moins, la plupart du temps, disséminés de la manière la plus regrettable, exactement comme aux États-Unis. Il en résulte de grands inconvénients de toute nature, mais les plus graves, sans contredit, sont ceux que l'on rencontre dans l'organisation et l'exercice du saint ministère. On ne saurait imaginer combien cet éparpillement général crée de difficultés pour l'établissement et même pour la conservation des paroisses, quelle déperdition de ressources et de forces il impose au clergé, et par suite quelles fatigues et quel surcroît de labeur les ecclésiastiques doivent subir dans le service le plus habituel. Cette nécessité de parcourir constamment d'énormes distances est d'autant plus pénible que le clergé est très-peu nombreux. Le tableau suivant nous donnera une juste idée de ces obstacles, et complétera nos documents statistiques en nous faisant connaître la division diocésaine du haut Canada.

TABLEAU N° 6.

DIOCÈSES.	1851		DENSITÉ SPÉCIFIQUE DES CATHOLIQUES.	1861		DENSITÉ SPÉCIFIQUE DES CATHOLIQUES.	PROGRESSION		NOMBRE DES PRÊTRES EN 1860.	NOMBRE DES PRÊTRES EN 1864.
	POPULATION TOTALE.	CATHOLIQUES		POPULATION TOTALE.	CATHOLIQUES		DE LA POPULATION.	DES CATHOLIQUES		
Outaouais. . . (pour moitié).	53,149	22,943	$\frac{43\frac{1}{2}}{100}$	87,000	40,016	$\frac{46}{100}$	$\frac{64}{100}$	$\frac{75}{100}$	27	35
Kingstown. . .	318,039	65,061	$\frac{20}{100}$	412,001	88,408	$\frac{21\frac{1}{2}}{100}$	$\frac{30}{100}$	$\frac{36}{100}$	30	43
Toronto. . .	. . . .	. . . .	. . . .	270,672	44,880	$\frac{16\frac{1}{2}}{100}$			35	40
	392,262	43,600	$\frac{11}{100}$				$\frac{42\frac{1}{2}}{100}$	$\frac{93}{100}$		
Hamilton. . .	. . . .	. . . .	. . . .	289,400	38,565	$\frac{13\frac{1}{3}}{100}$			21	30
Sandwich. . .	198,554	25,400	$\frac{12\frac{1}{2}}{100}$	338,504	44,112	$\frac{13}{100}$	$\frac{70}{100}$	$\frac{75}{100}$	25	36
									147	184

On voit, par ce tableau, que le nombre total des prêtres dans tout le haut Canada n'était que de 184 en 1861, c'est-à-dire un prêtre pour 1,400 fidèles; dans certaines parties même, comme dans le diocèse de Kingstown, qui est le plus considérable, il se trouve à peine un prêtre par 2,000 âmes; ces paroissiens ne sont point groupés, ils sont la plupart du temps répartis entre quatre ou cinq townships, c'est-à-dire sur une surface de 30 à 40 lieues superficielles. Ces conditions d'existence sont fâcheuses et critiques, plus critiques pour notre Église que pour aucune autre, par suite des nécessités qui doivent plus fréquemment, plus familièrement rapprocher les prêtres et les fidèles. Combien serait-il désirable non-seulement de compter plus de prêtres attachés à ces missions si difficiles et si fécondes, mais aussi de voir l'immigration des catholiques, et notamment celle des Irlandais, suivre une certaine direction et s'assouplir sous une impulsion organisatrice qui en rapprocherait les éléments et condenserait ces forces dispersées.

Peut-être cependant nous exagérons-nous la portée utile de cette meilleure ordonnance! Elle serait, sans doute, très-conforme aux données de la prudence commune, mais toute cette affaire est évidemment plus providentielle qu'humaine; s'être maintenu dans de telles circonstances, c'est déjà un fait qui étonne l'esprit; mais que dire, que penser de ce merveilleux développement que nous avons constaté partout? N'est-il pas visible, par ces regrets eux-mêmes qui viennent naturellement à l'esprit, que cette large progression du ca-

tholicisme est indépendante de toute combinaison et de tout calcul. Hasardeux dans son expansion, incertain dans sa marche, il dispose des nouveaux venus fortuitement, et s'empare çà et là des esprits, selon les dispositions plus ou moins favorables des anciens habitants ; il procède dans ses progrès par soubresauts tout à fait imprévus, et cette grande dispersion, qui nous contrarie d'abord, n'est peut-être qu'un moyen particulier, ménagé dans les desseins de Dieu pour mieux achever son œuvre. Le travail si vif de propagande que nous admirons en ces contrées, s'opère visiblement par l'envahissement du catholicisme sur les sectes qui l'entourent, et, quand on s'appesantit sur cette considération, on ne peut se dissimuler que la multiplication des points de contact et des centres d'action peut revêtir une importance spéciale, surtout dans une direction providentielle.

Il est donc possible que cette semence jetée au vent et en apparence gaspillée doive contribuer énergiquement à presser la conclusion que ces prémisses semblent appeler. Tous ces périls, ces difficultés, ne doivent plus être alors que des préoccupations secondaires ; cette lutte contre les hommes et contre les choses, contre les injustices et contre la dispersion, ne doit pas nous inquiéter outre mesure. Le catholicisme, qui a surmonté à son origine les persécutions et la violence, n'a-t-il pas affronté dans les siècles derniers un péril bien plus redoutable, celui de la puissance et de la richesse? Souvent, dans cette épreuve, il a rencontré des écueils, parfois il a pu subir un affaiblissement passager, mais nulle part il n'a succombé sous cette étreinte énervante, la plus dangereuse de toutes, celles du pouvoir et de la fortune. S'il a surmonté toutes ces traverses, et si, après avoir survécu aux péripéties variées de l'histoire, il se relève encore de nos jours à travers une civilisation raffinée plus fort, plus incisif, avec des persuasions nouvelles pour nos esprits retordus et blasés, cela ne devrait-il pas suffire pour démontrer la divinité de son origine et l'action souveraine qui dirige et maintient sa mission parmi les hommes?

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

calcul.
dispose
rits, se-
bitants ;
évus, et
eut-être
u pour
ne nous
ssement
s'appe-
a multi-
être une
le.
parence
ion que
tés, ne
; cette
tices et
Le ca-
la vio-
en plus
ns cette
affablis-
étreinte
e la for-
urvécu
s jours
es per-
ne de-
'action
es?